

LE GAZETIN DE MADRID



AN. I.

REVUE INTERNATIONALE HEBDOMADAIRE

NUM. I.

PRIX DE LA SOUSCRIPTION.

Madrid et provinces: — Un an..... 10 francs.
« — Six mois.. 5 fr. 50 c.
« — Trois mois 3 francs.
On admet le reçu de la souscription en paiement des annonces.

BUREAUX : CABEZA , 9 , MADRID.

Deux exemplaires d'un livre remis à la rédaction donne le droit à l'annonce gratis ou à une place dans nos revues bibliographiques.
Annonces à prix modéré et conventionnel.

PRIX DE LA SOUSCRIPTION.

France et Portugal: — Un an..... 12 francs.
« — Six mois... 7 francs.
« — Trois mois.. 4 francs.
Pour les autres nations et pour les colonies le port en sus.

DÉCEMBRE de 1879. — Première SEMAINE

A NOS ABONNÉS.

Nos remerciements les plus sincères à MM. les étrangers et aux nombreux espagnols qui s'intéressent à la publication de notre journal.

La belle langue française est assez connue en Espagne pour avoir à Madrid une revue internationale, à l'exemple des principales villes du monde.

GRATITUDE.

Remplissons, avant tout, un devoir de reconnaissance envers les journaux des autres nations, envers ces illustres personnages étrangers qui montrent tant de zèle pour soulager les malheurs de nos frères des provinces victimes d'une inondation terrible. Comment pourrions-nous leur témoigner notre gratitude éternelle? Toutes les phrases seraient pâles vis-à-vis d'une conduite si désintéressée et si noble.

Au nom de ces malheureuses villes détruites, au nom de ces familles hier dans l'aisance, aujourd'hui sans chaumière, au nom des orphelins en larmes, au nom de tous les tristes inondés sans d'autre appui que la bienveillance publique, nous bénissons du fond de notre âme les initiateurs de ces souscriptions, de ces dons volontaires.

C'est la France qui a prononcé le premier mot compatissant en notre faveur. Le cœur de la France sera toujours le modèle de l'abnégation et de la générosité.

La fête de la presse de Paris a quelque chose de sublime.

La maison E. Plon a été chargée de la publication du journal PARIS-MURCIE, au profit de nos inondés.

Jamais recueil littéraire ou artistique, selon les journaux français, n'aura présenté une aussi grande réunion de signatures illustres. Le prix a été fixé à un franc. Les demandes qui affluent de toutes parts imposeront un tirage immense. Quelques centaines d'exemplaires de luxe seront aussi mis en vente.

Sur l'initiative du conseil d'administration de l'Hôtel Continental, une grande fête, concert et bal, doit aussi avoir lieu le mois prochain dans les splendides salons de l'hôtel, sous le patronage de la reine Isabelle qui a chargé le directeur de l'hôtel, M. Legay, de l'organisation de cette soirée, par une lettre d'où nous extrayons ce paragraphe :

« Je ne peux qu'accepter le patronage de cette fête, dont je vous confie l'organisation comme directeur de l'Hôtel Continental, et à M. J. Velasco Dueñas, administrateur de ma royale maison, et pour laquelle je désignerai les dames patronnesses et des commissaires qui s'entendront en tout ce qui concerne la distribution des billets et la perception des fonds, pour les faire parvenir à leur destination, en faisant aussi par moi-même tout ce qu'il sera en mon pouvoir de faire pour le plus grand succès de cette fête, au retour de mon prochain voyage en Espagne. »

Dernièrement, au Grand-Hôtel, a été fixée par le Comité d'organisation, présidé par le marquis de Molins, la date précise de la fête donnée à l'Hippodrome.

C'est le jeudi 11 décembre prochain, qu'auront lieu, dans la journée, une grande cavalcade de bienfaisance dans la ville, et, le soir, une fête en deux parties dont le succès n'est pas douteux, à en juger par les attractions du programme.

Un roi de France, grand dans l'histoire, a dit un journaliste, fit célèbre la phrase « *Il n'y a plus de Pyrénées* ». Nous pouvons bien la répéter après que les intérêts de race, les intérêts de commerce et d'industrie plus tard ont détruit cette barrière, et à plus forte raison aujourd'hui que l'ange de la charité vient d'effacer de son aile blanche les dernières traces de cette division qu'on y voyait encore.

Mais nous manquerions à notre devoir, en limitant notre gratitude. Non seulement la France, plusieurs villes d'Italie, d'Allemagne et du Portugal ont été touchées de nos malheurs.

Nice a préparé une fête dans la « Ville des Palmiers » ; Hambourg a ouvert une souscription, et Mr. Maurice a cédé son théâtre Thalie en faveur des inondés ; Vienne applaudit un à-propos du poète Schlesinger ; Trieste fait des efforts, et Lisbonne, dont la presse de Madrid ne s'est pas occupée, mérite, comme ces autres villes que nous venons de dire, notre reconnaissance.

Gardons ce beau souvenir.

L'ESPAGNE DE NOS JOURS.

Un écrivain illustre l'a dit. Chaque contrée a deux physionomies : une physionomie réelle et une physionomie idéale composée à la fois d'éléments vrais et d'une grande dose de fantaisie.

La poésie imagine encore une Italie encombrée de *lazzaroni* et de danseuses étourdies qui se jouent, bravant le Vésuve et le *sirocco*, sur les rives du golfe de Sorrente. La poésie imagine encore une Allemagne pleine de brasseries et de maniaques, de philosophes lymphatiques et de jeunes gens ingénus, de femmes sensibles et de pipes en écume de mer.

La poésie imagine encore une Espagne . . . , l'Espagne des *curros* et des *majas*, des galants amoureux et des *manolas*, des capes et des épées, des couvents et des moines, de l'inquisition et des bûchers... N'est-ce pas ?

Et tout cela n'existe pas plus en Espagne qu'en France. On ne devrait pas oublier que nous avons au moins le télégraphe, et des bateaux à vapeur, et des chemins de fer; que nous avons au moins le côté externe, le côté statistique, le côté économique de la civilisation, et que, si les barrières qui désunissaient les peuples sont tombées, il serait bien rare que certaines figures originales et même traditionnelles ne fussent point disparues, trop tôt peut-être, de la scène. Nous n'avons donc à Madrid tout au plus que de simples ouvriers ou des fainéants, des pimpantes couturières ou même des grisettes, comme tout ailleurs. Les modes parisiennes cachent tous les type

nationaux. Les dames de l'aristocratie vont chercher à Paris leurs parures, et les journaux des tailleurs décrètent le *fashion* de nos modernes *hidalgos*; les ouvriers adoptent aujourd'hui la blouse si propre au travail et les filles de l'atelier la robe traînante. La clarté du gaz empêche aussi à minuit ces duels à outrance dont on parle seulement dans les romans, duels qui avaient lieu dans quelque carrefour sombre, au pied de la grille d'une jeune beauté et à la lueur de la lanterne de la Vierge. Nous avons eu un jour, c'est vrai, l'inquisition et les bûchers des hérétiques, comme la France son massacre de Vassy et sa Saint-Barthélemy. Les noms de Charles II d'Espagne et de la mère de Charles IX de France appartiennent depuis longtemps à l'histoire.

Mais ce qui est encore difficile à comprendre, ce qui réellement nous paraît impossible, si nous ne l'avons sous les yeux, c'est la légèreté, l'opiniâtreté même qu'il y a dans certains ouvrages, remarquables d'ailleurs, à considérer les espagnols d'aujourd'hui comme absolument stationnaires. Nous venons d'ouvrir par hasard un précis de l'histoire des littératures européennes, livre d'un auteur assez estimé, très méthodique, d'un grand criterium presque dans toutes ses pages, justement en vogue pour l'enseignement, et voici cependant, sans compter bien d'autres inexactitudes, ce qu'il nous conte du théâtre espagnol de nos jours :

« *Thomas Iriarte*, dit-il, tenta de porter une réforme dans la comédie; il voulut dégager la scène des événements incroyables, des intrigues difficiles, des personnages romanesques, et y substituer le naturel; ses productions font honneur au genre qu'il a adopté; mais ces pièces dont l'action est régulière, n'obtiennent en Espagne qu'un succès d'estime; on déserte ces innovations, pour voler aux *Autos sacramentales*..., à tous ces drames auxquels *Caldéron* a habitué sa nation, et qui prouvent qu'en Espagne, mieux que dans aucun pays, on peut appliquer ces mots : Pour plaire et captiver, il faut plutôt frapper fort que juste..... »

Après ce *magister dixit*, que doit-on penser du théâtre espagnol ? Qu'en penseront les jeunes gens des lycées ?

Parler de la sorte n'est point de la critique, cela n'est point sérieux, c'est tout simple une assertion fautive, mais fondée sur cette physionomie idéale dont nous parlions tout-à-l'heure.

Un écrivain illustre de la France moderne frappe vraiment juste quand il étudie l'état, les causes de la civilisation de l'Espagne et les expose avec son style séduisant, sa verbe magique.

Elle est bien grandiose, dit-il, cette civilisation castillane qui a placé l'honneur plus haut que l'amour, soit qu'elle sonde l'océan avec Colomb et découvre un nouveau monde, soit qu'elle se rejette sur l'ancien avec Charles-Quint pour rêver la monarchie universelle, soit que, jalouse de l'esprit élégant des Mores, elle préserve avec soin de la destruction les frères dentelles de l'Alhambra.

Ce ciel serein , ce ciel toujours bleu , rempli de l'arôme éniyant des genêts et des jasmins ; ces femmes jalouses aux yeux étincelants ; ces hommes à teint bistré dont la cape entr'ouverte laisse vaguement luire la lame d'un poignard : ces villes heureuses dont le riant aspect con-

e avec les arides montagnes du Nord ; ces palmiers qui annoncent l'Orient : tout cela ne forme-t-il pas une mine inépuisable pour la poésie ? L'Espagne est un trône placé entre deux mers ; la muse s'y est assise rayonnante en ordonnant aux oiseaux voyageurs de lui apporter à la fois les trésors de l'Inde et les parfums sauvages du nouveau monde. Les poètes ont reproduit à leur tour les accents de leur conductrice inspirée , et ont ainsi donné à la poésie espagnole un caractère prodigieux. Elle est belle , lorsqu'avec Alonzo de Ercilla elle parcourt les solitudes de l'Amérique pour y chanter la bravoure de ces héroïques Chiliens , qui , seuls entre tous , ne baissent pas le front sous le joug espagnol ; plus belle encore lorsque Camoens l'entraîne dans les riches cités de l'Inde et salue le premier la terre vénérable qui sert d'asile aux ancêtres des races européennes. Elle pénètre dans le monde de l'âme d'un vol aussi assuré , et après avoir chanté les convulsions de la nature , les orages , les tempêtes , elle nous dépeint les convulsions du cœur , les combats causés par la beauté de la femme. Point de mesure dans les hymnes qu'elle chante ; les littérateurs du Nord peuvent calculer froidement leurs rythmes , son inspiration à elle déborde comme la lave d'un volcan qui semble vouloir embraser les étoiles de sa flamme ardente ; mais elle aime les contrastes , et pendant qu'elle dépeint le granit en fusion torréfiant la végétation en un clin-d'œil , qu'elle remplit l'air d'une vapeur sinistre et fait fuir éperdus les habitants de la montagne , elle nous montre plus loin des scènes ravissantes où la vie pastorale calme et rafraîchit le cœur. Par la voix du Portugais Riveiro , elle nous retrace la grâce des lueurs matinales qui éclairent la campagne ; elle fait chanter les oiseaux sous les feuilles , et , éveillant dans l'âme une douce agitation , elle établit entre l'homme et la nature une harmonie délicieuse. Heureuses les contrées du Midi où la vigne se tient sans avoir besoin d'être soutenue , où la terre ne connaît d'autre neige que celle des orangers , où le cœur de l'homme est comme une corbeille de roses qui reffleurissent à chaque saison , mêlant les épines , les boutons et les fleurs ! Il règne là une poésie qui ne saurait vivre sous le ciel brumeux du Nord ; les gazes d'argent que les brouillards de la Livonie et de la Courlande jettent sur la nature sont charmantes sans doute pour la rêverie ; mais les véritables poètes , volant vers le Midi comme l'aigle vers le soleil , voudront toujours gagner la Méditerranée pour s'abreuver de lumière et d'azur , pour se baigner dans ses flots bleus , gour méditer et rêver en face de cette voûte immense où Dieu a semé plus d'étoiles que les prairies ne voient éclore de fleurs par une matinée de mai... Ce charme prodigieux qu'exerce la nature en Espagne , comme dans les autres contrées du Midi , se mêle bien à la civili-

sation farouche de la vieille Castille. On aime , en foulant les fleurs , à rencontrer une ruine , et les vieilles tours féodales aux fenêtres des quelles les touffes de giroflée remplacent le pâle visage de l'inquisiteur , nous émeuvent sans nous repousser , puisque leurs habitants sont morts pour toujours. Du haut de leurs créneaux mutilés , on attache ses regards sur un ciel embrasé , et l'on comprend mieux la foi dévorante qui consume les moines de Ribera , et le sentiment extatique dont est rempli chaque vers de Louis de Léon.

Mais l'Espagne — nous sommes les premiers à le reconnaître — a certainement un côté defectueux. Si l'Espagne excelle , si l'Espagne ne manque pas de noms célèbres par le mérite , le talents et les succès dans certain genre , elle n'a pas également de noms illustres parmi les grands savants fondateurs d'une philosophie particulière ou d'une systématisation de la connaissance.

Les littérateurs Calderon , Lope de Vega , Tirso , Cervantes , Garcilaso , Mendoza , Mariana , Zurita , Ponce de Leon , Ercilla , Solis , Quevedo et tant d'autres illustrèrent notre riche littérature , l'art dramatique , la poésie lyrique , l'épopée , le roman , l'histoire , etc. ; les Murillo , les Velazquez , les Zurbaran , les Ribera remplirent les palais et les églises des grandes conceptions de leur pinceau sublime ; les Herrera , s'adonnant au goût inspiré par la Renaissance , ont tracé des *alcazars* et des monastères qui feront encore l'admiration du monde. Les toiles et les tables du musée du Prado , la grande bibliothèque de Madrid et l'Escorial renferment le témoignage du génie qui ne manqua jamais à l'Espagne. Et cependant le dictionnaire des célébrités espagnoles ne nous fournit pas de grand noms à opposer à *Descartes* de la Touraine , à l'anglais *Bacon* , à *Kant* de Königsberg , à *Vico* de Naples... Pourquoi ? La raison en est facile à saisir.

Il n'y a pas un peuple qui puisse renier de l'influence de son climat , de ses traditions , de son histoire. Chacun a sa mission particulière et irrévocable dans les voies du progrès humain. Si les contrées du Nord regardent avec envie , comme nous dit Thalés , les régions où le soleil prodigue du parfum aux fruits et de l'éclat aux fleurs , elles possèdent l'avantage inappréciable d'être forcées de se replier sur elles-mêmes pour chercher dans leur imagination les richesses qu'elles ne trouvent pas au dehors. Alors la pensée sur laquelle agissent les frimas , la brume , l'aspect d'une terre ingrate , se porte sur les phénomènes de la conscience : on fait l'anatomie de l'âme , on plonge dans les abîmes de la métaphysique , pendant que le poète méridional , reposant sur un sol fertile , à la vue d'une nature riante , d'un ciel serein et d'un beau soleil , caresse ses heureux songes à l'ombre d'un mûrier ou d'un platane....

L'Italie , qui nous a donné un *Vico* , pourrait paraître une exception de cette règle , si nous ne savions que toute la civilisation de l'Orient s'est abattue huit siècles sur l'Espagne , pendant que l'Italie subissait encore la forte influence des peuples du Septentrion qui la dominèrent.

De là les deux tendances que présente l'Italie. Le ciel méridional en lutte contre le génie Germain. D'un côté Galilée, Vico, Dante, et de l'autre Tasso, Michel-Ange et Raphaël d'Urbino.

Il ne s'agit point maintenant d'indolence intellectuelle, comme l'on dit encore. Il s'agit d'une différence essentielle de génie, il s'agit d'une invincible tendance de caractère.

Néanmoins l'Espagne comprend bien que, si la métaphysique «ne fournit à l'homme aucune vérité certaine, si elle le trouble même dans la conduite de sa vie, en érigeant le doute en mobile suprême», elle n'en est pas moins nécessaire pour rendre le cerveau apte à l'étude des sciences. Et cette nation qui ne peut abjurer ses traditions religieuses et qui n'embrasse que ce qui est absolument orthodoxe, gardant toujours le souvenir d'avoir sauvé l'Europe en chassant les Mores, présente encore à l'admiration publique quelques notables penseurs comme *Suarez* de Grenade, et de nos jours les *Balmés* de la Catalogne qui travaillent avec succès à moderniser, passons la phrase, l'ancienne philosophie scolastique.

Il s'en suit que l'Espagne, où une imagination exaltée domine, ne donnera que par hasard de grands métaphysiciens, de grands et d'originaux penseurs systématiques. A chacun son rôle. Ayons toujours de la hardiesse à parler sincèrement, à signaler les défauts, à exalter les qualités, et on saura à quoi s'en tenir. La civilisation, la richesse, la gloire, sont diverses parmi les diverses nations; mais dans toutes il est des âmes fidèles à la haute vocation de l'homme.

Exception faite de la Catalogne et de quelques provinces du Nord où l'esprit spéculatif peut s'enraciner franchement et où les arts mécaniques et les arts libéraux agissent de concert, l'Espagne ne sera de longtemps encore assez avisée dans le calcul, assez convenable dans sa marche, assez pratique et industrielle dans ses vues, comme ce moment historique, sa condition et ses besoins le réclament. De l'Espagne aux grandes nations européennes, de l'Espagne aux Etats-Unis il y a plus que des montagnes, il y a plus qu'un océan à franchir. Il y a un esprit dissemblable; il y a de travers toutes les inspirations d'un génie. Mais l'esprit et le génie de l'Espagne, l'esprit et le génie de la France, par exemple, doivent être étudiés et jugés en tout cas avec droiture.

C'est simplement l'esprit et le génie divers de deux frères qui, pour aboutir à un heureux terme, entreprennent une différente carrière, s'entraident chemin faisant, et, une fois parvenus, s'embrassent de bon cœur.

C. S. A.

CAUSERIES D'ESPAGNE

L'Académie de Jurisprudence et de Législation, l'Athénée de Madrid, la Société *Fomento de las Artes* et tous les cercles savants littéraires, artistiques et commerciaux de Madrid ont ouvert leurs séances

Nous tâcherons de suivre cette grande vie d'hiver, vie aux manifestations profitables, et nos comptes-rendus embrasseront à la fois dans nos prochains numéros et les travaux et les orateurs.

Barcelonne est la ville d'Espagne qui marche à la tête de l'industrie nationale, cherchant dans son activité prodigieuse le remède aux maux qui nous affligent.

Nous venons de voir que les premières grandes machines à broder toute sorte de tissus, les machines à 200 aiguilles, travaillent aussi dans ses ateliers.

Si l'industrie pouvait se généraliser en Espagne; si nos grandes contrées du centre comprenaient tout ce qu'il y a de fécond dans une sage initiative individuelle, et savaient connaître que leur agriculture, manque d'éléments, ne peut se tirer des voies routinaires et d'une pauvreté relative sans le secours de cette industrie si généralement méprisée, nous envisagerions bien autrement la prospérité future.

A propos du débordement de la Segura et d'autres rivières du Levant de l'Espagne, quelques journaux étrangers s'occupent de la possibilité qu'il peut y avoir que le Darro entraîne un jour, dans quelque débordement, notre précieuse Alhambra de Grenade. Des sociétés archéologiques d'Angleterre ont même demandé des renseignements sur ce sujet d'importance.

Cette crainte est illusoire. Mr. Contreras, l'intelligent conservateur, démontre dans un travail bien raisonné et tout récent, qu'une telle supposition est simplement absurde.

La Société Antropologique de Madrid suit la discussion de la réforme de ses statuts et continue ses travaux qui tournent aujourd'hui sur l'anthropologie générale et l'ethnographie de la Péninsule, des provinces de Cuba, de Porto-Rico et des états de l'Amérique latine.

Cette Société s'organise, pousse en avant ses études, établit des commissions auxiliaires dans les provinces, forme un bon musée et dirige des discussions publiques et des conférences populaires.

Mr. Ramon Sanz Peréz a illustré la ville de Zamora par ses travaux sur l'enseignement des aveugles.

L'écriture réduite à reproduire des caractères en relief ou l'écriture à signes arbitraires, selon le système Braille, a une application limitée et ne peut être utile qu'à la petite correspondance des aveugles avec leurs compagnons d'infortune. Cependant nous ne devons point supposer le pauvre aveugle destiné à vivre toujours dans la société des personnes privées comme lui de la vue. Il faut qu'il sache écrire selon la méthode ordinaire. Et cette pensée a fait méditer longtemps à Mr. Sanz Peréz, qui peu satisfait encore des modifications introduites par le *typhlographimètre*, au moyens desquelles il obtenait déjà que l'aveugle pût continuer son écriture, au crayon ou à la plume, sans le besoin d'un auxiliaire qui lui marquât le lieu où il s'était interrompu, vient de perfectionner son appareil, en faisant que l'aveugle continue ses manuscrits et ait le grand avantage de pouvoir compléter facilement, après un laps de temps quelconque, une phrase ou même un mot, ce qui jusqu'à présent était impossible.

Un professeur très distingué dit que le nom de Mr. Sanz sera écrit en caractères dorés dans les salons de tous les collèges de l'Europe.

Nous espérons que son travail fixera surtout l'attention du gouvernement espagnol.

Nous venons de lire avec la plus vive complaisance une notice sur l'installation à Madrid d'une *Société protectrice des animaux et des plantes*, notice due à Mr. Emile Ruiz de Salazar, l'écrivain infatigable qui consacre dès longtemps ses puissants efforts à tous les progrès de sa patrie, en premier terme dans le journal *El Magisterio Español*, et dernièrement dans le Bulletin de la Société protectrice.

A Mr. Ruiz de Salazar appartient l'initiative de cette Société, ayant pour exemple celle qui depuis longtemps et inspirée d'un même but existe à Paris. Il a su élever avec adresse son importance. Les associés qui, sous sa présidence, n'étaient au commencement du mois de mai 1878 que 13, sont aujourd'hui plus de 400. Ce nombre respectable, dû à une persévérance qui ne s'abat point des contrariétés, a déjà permis une belle exposition d'oiseaux et de plantes et permet maintenant d'étudier une loi protectrice, des réformes de bonne police, la propagation des «centres de l'enfance» affiliés à la société de Madrid, l'organisation des conférences publiques et un mouvement viable digne de toute louange.

La Société protectrice des animaux et des plantes de Madrid n'aurait jamais su trouver une homme d'une activité plus féconde que son secrétaire général Mr. Emile Ruiz de Salazar.

Mr. le marquis d'Orovio ministre des Finances (Hacienda) présentera prochainement son projet de réforme sur le droit d'exportation des céréales de la Péninsule à Cuba et à Porto-Rico.

Les travaux du ministre Mr. le comte de Toreno et du directeur de l'Agriculture et de l'Instruction publique Mr. Cardénas, ont mérité les applaudissements de la presse, à l'occasion d'ordres récents qui favorisent la viticulture dans nos riches provinces du Midi.

Un faubourg de la ville de Salamanque se trouve inondé, à cause de la crue de ces derniers jours.

Les grandes pluies qui ne cessent pas encore, font même que nous ayons eu à Madrid un débordement de notre petite rivière. Le Mançanarez n'a causé par fortune que quelques pertes aux blanchisseuses.

Le journal officiel *La Gazeta* a publié l'état de l'importation de la céréale, dès le premier janvier au 30 Septembre.

Le résultat n'est pas satisfaisant, si l'on compare ces données de 1879 à celles que nous présentent les neuf premiers mois de 1878.

En voici le résumé :

Pour 1879 : 25 521804 kilogrammes de seigle, orge et maïs ; et pour 1878, seulement 8.722040.

Pour 1879 : 116.320298 kilogrammes de blé ; et pour 1878, seulement 30.845898.

Pour 1879 : 19.184193 de farine, et pour 1878, seulement 2.539597.

La question de la subsistance, la question que nous devons dire sociale d'Espagne préoccupe vivement les *Ligues des contribuants*, sociétés qui se sont formées dans presque toutes les provinces.

Nous sommes riches par notre sol, et de en plus plus la pénurie accroit.

Nous sommes pauvres.

L'assemblée générale des Ligues présente aujourd'hui à l'étude de ses associés la solution des problèmes les plus délicats.

En voici un exemple :

L'Espagne peut-elle subvenir au cahier des charges dont le devis s'élève à la somme de 753 millions de francs ?

Quelles réformes financières réclame le budget ? Quels sont les services de l'administration publique qui doivent se retrancher ou se simplifier et les impôts qui peuvent se réduire, sans créer des embarras au gouvernement ?

L'opinion publique est assez bien formée là-dessus. Mais nous ne savons pas si l'assemblée frappe assez au but qu'elle se propose.

L'Espagne est dans sa crise.

Ce ne sont pas seulement les inondations du Levant qui nous abattent : il y a encore d'autres causes à déplorer.

La misère devient générale. On se plaint de tous côtés. Le travail ordinaire ne suffit pas aux besoins du laboureur, et l'émigration se présente déjà d'une manière qui doit alarmer le pouvoir public.

Dans les grandes villes, l'ouvrier a d'ordinaire des ressources et des éléments que l'on ne trouve pas à la campagne. Dans les grandes villes la cherté du pain paraît toujours peu de chose ; il y a de l'oripeau sur les plus dégoûtantes misères ; la véritable disette peut exister et existe souvent, mais elle ne revêtira jamais le terrible aspect qu'à la campagne où le paysan, en lutte contre les contrariétés de toute sorte dont l'analyse est affreuse, privé de tout genre protection et dans la détresse, finit par perdre son courage et se décide à abandonner enfin une patrie qui s'occupe trop des emplois lucratifs et des cabales de la politique.

L'on ne connaît guère un pays où l'esprit de race soit plus enraciné que dans les provinces de l'Aragon. Pour l'Aragonais, il n'y a rien au delà de la vallée qui l'a vu naître. Le culte de la patrie touche quelquefois chez lui au fanatisme. Il est très laborieux, très probe, et cependant nous voyons qu'il émigre. Victimes des débordements de l'Alcanadre et du Cinca à l'Est, il souffre la faim sur les montagnes du Nord. D'un hameau de la petite vallée de Viu (Huesca) 51 personnes viennent d'émigrer en un seul jour. Ces familles tâcheront de chercher du pain en France. Sans d'autres ressources que leur force et leur travail, elles ne peuvent pas aller plus loin.

Ces malheurs qui arrivent dans un pays comme l'Espagne où des contrées riches, fertiles, immenses, sont encore dans le Midi sans culture, faute de capitaux et de bras, méritent bien l'attention des penseurs et un remède énergique.

La poésie, l'art en général a pour tout le monde quelque chose de si attrayant que nous ne concevons pas une âme sourde aux échos de la lyre du poète, aveugle aux traces d'un pinceau célèbre ou muette aux ravissantes notes de l'inspiration musicale. C'est un phénomène impossible.

Nous avons trempé notre plume pour nous occuper tant soit peu du drame et de la lyrique, du théâtre espagnol et de l'opéra italienne ; mais nous n'en pouvons rien dire aujourd'hui. Les poètes des nouveaux œuvres, le tenor Gayarre, et la De Reszké, et même la Nilson dont on

nous annonce le débat, auront à nous pardonner pour cette fois.

Notre étourdissement est motivé. Il y a quelque chose dans l'air de Madrid qui nous absorbe.

La prodigalité du gaz, serpentant et formant mille capricieux dessins sur la façade des palais voisins, l'illumination à la vénétienne des squares, des rues et des places, l'odeur des feux d'artifice, les bruyantes harmonies des fanfares militaires, le tintement des cloches des églises, les coups de canon, le tintamarre des rues nous annonce un grand événement dans la cour.

Le roi Alphonse XII vient de se marier avec la belle princesse Marie Cristine, hier archiduchesse d'Autriche, aujourd'hui reine d'Espagne.

ECHOS DE L'ÉTRANGER.

La Société des Architectes de Bordeaux a voulu rendre hommage à l'un de ses plus glorieux prédécesseurs, en ouvrant une souscription pour élever une statue à Louis, auteur du Théâtre de l'Opéra, l'un des types les plus parfaits de ce genre d'édifices.

Elle a surtout voulu consacrer et reconnaître la grande évolution artistique qui s'est accomplie en architecture comme en toutes choses, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, qui sera sûrement considérée un jour comme la seconde Renaissance en France.

L'administration de la *Société générale d'exploitation des mines d'Almería* (Espagne), dont le siège est rue de Provence, 46, à Paris, met en vente 4000 de ses parts de propriété et d'intérêt, dont le produit servira à l'exploitation et à la mise en valeur de quatorze mines.

C'est pour l'épargne un placement avantageux, solide et sans risque; puisque les gisements sont d'une richesse exceptionnelle, l'exploitation peu coûteuse et le remboursement du capital garanti, quoiqu'il arrive, par un contrat avec l'Assurance Financière, donnant ainsi à chaque part un double remboursement et une double garantie.

Les prix des céréales n'ont souffert aucune variation notable ni en France ni en Amérique. Une grande calme règne dans les transactions en Angleterre.

Mr. le Président de la République française et le Comité de la Presse ont reçu de plusieurs grandes villes d'Espagne des messages de remerciement pour la conduite de la France en faveur de nos inondés.

Le programme des fêtes de l'Hippodrome magnifique. Nous y voyons un sans nombre d'artistes, 800 professeurs de musique, les chœurs du Grand Théâtre de l'Opéra, un orchestre anglais, les élèves du Conservatoire dirigés par Cohen, des musiciens militaires autrichiens venus exprès à Paris, un autre orchestre français de 200 professeurs sous la direction de Metra, la musique de la Garde Républicaine conduite par Sellenick, des bals de coutumes, des *toreros* espagnols de Madrid avec ses picadors et ses *alguaciles*, des guitares, des chants espagnols, un panorama de la ville de Murcie et des chaumières inondées, un grand bal, des restaurants, etc., etc..

La fête sera brillante, et l'on doit espérer que ses produits seront immenses.

A partir du premier décembre prochain, le service des mandats télégraphiques sera étendu en France à toutes les localités pourvues d'une recette des postes et d'un bureau télégraphique.

Désormais, la délivrance de ces mandats qui jusqu'ici obligeait l'expéditeur à se transporter successivement au bureau de postes et au bureau télégraphique sera donnée exclusivement aux bureaux télégraphiques.

Le paiement, toutefois, continuera à être effectué par le bureau de poste de destination.

Il est rappelé que le maximum d'un mandat télégraphique est de 5.000 fr. En raison de leur importance et des conditions de leur envoi, ces mandats ne sont conservés que pendant cinq jours au bureau de destination. Si, dans ce délai, ils ne sont pas réclamés par le destinataire, ils sont renvoyés à l'administration centrale pour être remboursés à l'expéditeur, qui peut ainsi rentrer promptement dans ses fonds.

Le sujet du prix de poésie de l'Académie française à décerner en 1881 est *Lamartine*.

La limite de trois cents vers ne doit pas être dépassée pas les concurrents.

Les ouvrages *manuscrits* destinés à concourir devront être déposés ou adressés *francs de port*, au secrétariat de l'Institut, avant le terme prescrit et porter chacun une épigraphe ou devise, qui sera répétée dans un billet cacheté joint à l'ouvrage, et contenant le nom et l'auteur, qui ne doit pas se faire connaître d'avance.

Les ouvrages présentés pour ce concours ne seront reçus que jusqu'au 31 décembre 1880.

La revue des théâtres de Paris dans la dernière semaine est, comme presque toujours intéressante.

A l'Opéra l'on fait l'éloge de la toute jeune artiste Mademoiselle Janvier, au sujet de son début dans le rôle du page Urbain des Huguenots.

Mr. Carvalho a tenu à faire aux ouvrages français les honneurs de la nouvelle salle de l'Opéra-Comique: c'est ce qui explique la tardive reprise de la *Flûte enchantée*. Le chef-d'œuvre de Mozart est admirablement interprété.

Aux Bouffes-Parisiens a eu lieu la première représentation des *Noces d'Olivette*, opéra-comique en trois actes. Raconter la pièce est chose difficile. Les auteurs ont à plaisir brouillé les situations. Les quiproquos succèdent aux quiproquos. Olivette, la fille du sénéchal de Perpignan, est visée à la fois par deux Mérimac, un oncle et un neveu. Le neveu, capitaine des gardes, jeune et amoureux, lève même les yeux sur la cousine, sa suzeraine. Il épouse pourtant Olivette au lieu et place de son vieil oncle. Delà, une série d'incidents auxquels se mêle un duc des Ifs, conspirateur enragé.

La pièce a été parfaitement accueillie.

Le Nouveau Lyrique que Mr. Vasseur vient de créer est un théâtre gai, pimpant, de bonne façon, élégant et où l'on entend de l'excellente musique. La *Colombe*, opéra en deux actes de Gounod est le morceau de résistance. Badi-nage gracieux, mélancolique, cette œuvre est écrite avec la pureté de langue qui fait les œuvres durables.

Le Théâtre Français a remonté le *Mariage de Figaro* avec un soin extrême.

Le *Mari de la débutante* a été profondément remanié au Palais Royal. L'œuvre est fort amusante et les interprètes sont merveilleux. — *Panurge*

VARIÉTÉS.

UN VOYAGE A L'ALHAMBRA

Première lettre.

DE SÉVILLE A BAYLÉN.

Mon cher ami:

Je ne crois pas devoir te faire la description de ses paysages si agrestes et si variés par où serpente péniblement le chemin qui unit notre Estremadure à la poétique Séville. Ce que tu en sais déjà m'exempte de te peindre ces terribles précipices, ces énormes sommets de la sauvage Sierra Morena.

Je vais donc te parler seulement et avec épargne de mon voyage de Séville à Grenade.

Le 23 août, à cinq heures du matin, je pris le chemin de fer qui unit Séville, la belle reine de l'Andalousie, à Cordoue.

Si les grandes routes sont de véritables égouts construits pour favoriser le cours de la richesse et un aiguillon au développement des forces de production d'une contrée, il y a certainement peu de chemins dont les conditions économiques soient si manifestes que celui qui traverse les fertiles provinces de Cordoue et de Séville, et va vider à Cadix, ce grand port si parfaitement situé pour l'exportation occidentale, les nombreux produits de l'agriculture qu'il entraîne.

M'arrêter maintenant sur l'importance des communications faciles; les considérer comme le moyen le plus puissant de satisfaire les affinités économiques des lieux de production diverse, et les présenter ensuite comme le plus puissant des moyens des progrès des peuples, ce serait te répéter ce que personne n'ignore.

Le plan du chemin que je parcours se développe au bord du Guad-al-Kivir (1) dont les eaux dormantes glissent sur un terrain d'une pente presque imperceptible.

Ce pays est très fertile, mais son aspect est monotone. Au milieu des petites collines destinées à produire le blé, l'orge et les pois chiches, on voit seulement une étroite ligne de verdure qui marque le passage du fleuve. Au delà, ce sont des immenses coupures par l'effet des torrents qui ont agi sur les terres sablonneuses; et en deça, une plaine aussi étendue que féconde étale ses plus doux fruits.

Cependant un fleuve presque sans pente qui ne permet point la dérivation de l'arrosage et le défaut de plant prêtent un certain caractère de tristesse à cette nature qu'on voudrait voir splendidement émaillée, comme un sol privilégié le demande.

Ah! mon ami. Que pâle est le croquis d'un paysage tracé au pas d'une machine à vapeur! Comment nous fixerions nous sur les formes, la couleur, l'harmonie de l'ensemble, et encore moins

sur ces précieux détails du premier terme qui paraissent et s'évaporent sans nous permettre les impressions, au milieu du mouvement et du vertige qui s'empare même des objets lointains?

Quel notable contraste, si l'on se souvient d'un de ces lents et paisibles voyages de nos pères!

Alors les amusantes causeries avec le guide de la petite caravane; les tracasseries mêlées d'une romance qui fait frémir, le repas sur le gazon au bord de la fontaine; les accidents aussi variés qu'imprévus, quand il fallait toute une belle journée pour parcourir six bonnes lieues, et les scènes de la venta (1), le soir; ces scènes que nos premiers écrivains immortalisèrent, ces scènes dont les héros présentaient un vrai pot-pourri de toutes les classes sociales et de tous les caractères.

Maintenant tout est changé. L'agréable babil des anciens compagnons de voyage est substitué de nos jours par la société de quelques personnes fort indifférentes que le hasard réuni et disperse peut-être au premier moment, sans laisser le moindre souvenir de leur fortuite rencontre.

Autrefois, le contact avec la nature était intime et les impressions toujours nouvelles. On jouissait à la vue du ruisseau, bordé de plantes marécageuses qui tombe en murmurant des vertes collines; on jouissait aux lisières de la forêt dont le vent agite avec cadence l'ondoyante chevelure; on jouissait à l'angle du chemin qui nous surprenait par le panorama d'un joli paysage.

Le ciel, l'air, la végétation, tout en fin parlait au voyageur d'une manière éloquente.

A présent, l'horizon est limité par les ais de la voiture. Au lieu des ruisseaux qui murmurent, des nuages de rose et d'écarlate, des bois qui frémissent et des oiseaux qui chantent, on n'a que le prosaïsme du voisin que calcule les chiffres de sa dépense dans son porte-feuille, le prosaïsme de la voisine qui dort à l'ennuyant roucoulement du convoi, le prosaïsme des voix discordantes de quelques-uns qui veulent bavarder et s'efforcent à surmonter le diapason des roues sur le fer.

Ce n'est pas que je nie les avantages de la locomotion moderne. Il suffit de réfléchir le temps qu'on économise, et, comme disent les américains du Nord, « times is money ». Mais sous l'aspect du beau, les voyages ont perdu tous leurs charmes....

Nous nous séparons du fleuve; nous l'abandonnons à notre droite, et les terres perdent déjà en qualité. Les terrains essartés, qui nous offrirent seulement les mottes de glèbe, présentent à la surface le roc et le caillou.

Voilà du moins un des avantages du chemin de fer. On peut presque faire une étude géologique de la contrée.

Mais la machine siffle, et notre moderne hypogryphe nous entraîne avec une rapidité vertigineuse, en nous faisant spectateurs d'une danse tumultueuse et fantasque des objets qui nous environnent....

Quelques villages, heureusement situés sur la rive, prêtent certaine variété au paysage.

Avant d'arriver à la ville, la sultane d'ALMAGREB (2), je vois la magnifique chaîne des montagnes de Cordoue.

Quelles sont pittoresques ces montagnes de Cordoue vues du côté où nous sommes! Au loin, d'innombrables maisons de campagne admirablement situées blanchissent dans leur manteau de verdure, au milieu d'arbres touffus qui environnent un monastère grandiose! Et dans la plaine, à droite du Guadalquivir, apparaît Cordoue, le siège pompeux de nos califes!

Mais le peu de temps dont je dispose m'empêche de faire aujourd'hui ma visite à la cathédrale, ce monument élevé par les fastueux Abdherramans en concurrence avec les maîtres de la

(1) Grand Fleuve, selon les arabes.

(1) Auberge
(2) Occident.

grande aljama de l'Orient, ce monument symbole de ce trône par où passa si vite qu'un météore le blanc étendard des Omeyas.

A mon retour, si le ciel le permet, je tâcherai de voir et de décrire ce bâtiment, seul reste de la puissance arabe dans la très brillante cour des états de l'Occident, foyer de l'illustration dans cette période historique.

Le chemin de fer de Cordoue à Grenade était encore en construction. Après mon dîner, peu passable et assez cher, je me dirigeai vers le bureau des postes où, après les préliminaires qui sont du cas, je montai en voiture pour continuer ma route.

Mon intention était d'arriver ce jour-là à Baylén où je devais attendre les diligences qui faisaient le service à Grenade.

Me voilà donc en rétrogradation relativement au véhicule dans lequel on me fourre, comparé à celui qui m'avait conduit à Cor-

doue. Mais enfin je me trouve dans un petit cercle, sûr de la compagnie de quelques personnes pendant l'espace de douze heures, le temps nécessaire pour arriver à Baylén.

Deux dames, la mère et la fille apparemment, un biscayen, un anglais et un français forment la petite réunion de la quelle je fais part. Et, à cause d'une disposition toute particulière de notre voiture, les deux parties dont elle se compose se communiquent par le moyen de deux ouvertures ou fenêtres sans carreaux, qui font du tout une espèce de berline précédée de son coupé ouvert.

L'anglais, le biscayen et moi, nous occupons la berline. Le français était assis à côté des dames dans le coupé. Nous voilà en bon train.

J. V.

(La suite au prochain numéro.)

Imprimerie de la SOCIEDAD TIPOGRÁFICA, Flor Alta, 1.

ANNONCES ET AVIS DIVERS.

PLUS D'EXPLOSIONS AVEC LA NOUVELLE lampe française brûlant sans odeur l'essence minée ou le pétrole. Seul dépôt 68, rue de l'Hôtel de Ville, Lyon.

HOTEL DE CASTILLE ET LUXEMBOURG tenu par M. Parera. Marseille. 120 Chambres depuis 3 francs. Angle-rues Saint Ferreo et Jeune Anacharsis.

FABRIQUE DEMOULES ET TOILES métalliques pour la fabrication du papier de Pedro Valles Cortes, 120, Barcelona.

PILULES ANTIBILIEUSES DE COOKLE en circulation depuis 79 ans. 18, New Ormon-Street, London.

AGENCE D'AFFAIRES par José Diaz Gallego, Palma, 7, 2.º dra. Coruña.

LENTILLE. SOUPE À LA LENTILLE. Biscuits, puddings et omelettes à la lentille. Propriétaires de cette délicieuse composition: James et C., 21, Cardington-st. Hampstead rd, N. W.

À, Golay-Leresche et Fils.
Horlogerie Genève.

LES PILULES DE BLAIR: — LE GRAND remède contre la goutte et le rhumatisme. Chez tous les pharmaciens à Londres.

MACHINES A COUDRE DE W. J. Thomas et C.º 48, Holborn Viaduc, et aussi 66, High-Street, Whitechapel, London.

GRANDS MAGASINS DU PRINTEMPS.
NOUVEAUTÉS ET PRIX EXCEPTIONNELS.
Boulevard Haussman.
PARIS.

LE GAZETIN DE MADRID

Revue Internationale Hebdomadaire

CABEZA, 9, MADRID.

La souscription des personnes qui s'intéressent à la protection de ce journal peut se faire chez les principaux libraires, ou directement en remettant, à notre administration un simple avis signé et franco.

Les personnes qui n'admettront pas l'abonnement sont priées de rendre à la poste ce numéro.

France et Portugal: — Un an. 12 francs.
— Six mois. 7 francs.
— Trois mois. 4 francs.

LA PEQUEÑA GACETA DE MADRID

Semanario Internacional

CABEZA, 9, MADRID

Las personas que quieran contribuir al sostenimiento de este periódico pueden verificar la suscripcion por conducto de las principales librerías ó remitiendo, à nuestra administracion firmado y en sobre, un sencillo aviso.

No queriéndose la suscripcion, suplicamos se devuelva este número al correo, segun costumbre.

Madrid y provincias: — Un año. 10 pesetas.
— Seis meses. 5 ps. 50 c.
— Tres meses. 3 pesetas